

Une entrée dans la soixantaine parmi d'autres

Je passe le cap physique mais surtout symbolique des 60 ans. Pour moi, cela fait date, pour d'autres non. Des femmes m'ont demandé de mettre par écrit ce que je leur partageais, grave et amusée. Je les écoute et le fais ici. Des hommes lisent, attentifs, qui me disent pressentir qu'ils sont eux aussi concernés, d'une façon ou d'une autre.

Ceci me touche beaucoup. M'est signifié que ces hommes et ces femmes peuvent se reconnaître dans mon « je », même si pour eux ce fut autre ou ne fut pas encore, que ma parole dit quelque chose de tout un chacun, en notre culture judéo-chrétienne et même au-delà.

Mon entrée dans la soixantaine, je l'aurai vécue de façon recueillie, intense. Me fut donné de vivre un parcours initiatique. Je tente de le restituer ici pas à pas. Il commence avant l'anniversaire de naissance, parce que l'inconscient anticipe, et se poursuivra, parce que l'être a besoin de temps pour faire de l'éternel.

Mémoire reconnaissante

J'ai vécu des anniversaires d'une grande beauté. En mon enfance de double culture, et catholique et réformée, à la façon protestante nous marquions l'anniversaire, non la fête. De toute façon, il m'eut paru incongru de célébrer quelque Sainte Eve ! Je n'oublie pas la façon mesurée, digne et cependant bien festive qu'eurent les miens, à l'initiative de ma mère surtout, de marquer l'anniversaire des uns et des autres. Je revois le joli gâteau à l'orange nappé de crème à la vanille et couronné de bougies roses qu'à ma demande elle confectionnait pour le mien.

Je n'oublie pas l'invitation vertigineuse du Père d'or et de sel dans un restaurant somptueux pour mes quarante ans, alors que je venais de renaître. Je n'oublie pas les cinquante ans que je pus organiser en sa demeure : le punch joyeux ; le repas léger et Brassens aux grandes tables ; à la tombée du soir, la promenade dans le parc, longue et tranquille farandole des nombreux convives entre les arbres, sur le chemin vallonné, jusqu'aux ruines et aux étangs ; le concert, viole de gambe-flûte-clavecin, poésie, dans la chapelle à la douce lumière des bougies ; le château aux grandes fenêtres allumées dans la nuit, vision tout droit sortie du *Grand Meaulnes*.

Anamnèse

Je me souviens de mes 20 ans. En présence d'un prêtre inconnu, j'étais allée au Vivant, lui avais demandé la fécondité. Je me souviens de mes 40 ans. En présence d'un prêtre inconnu, j'étais allée au Vivant, avais déposé en ses mains ma jeunesse révolue. Je me souviens de mes 50 ans. En présence du même prêtre, j'étais allée au Vivant, lui avais demandé de vieillir avec grâce.

Je me souviens du tournant de la quarantaine, le sang avait tari. Je me souviens du tournant de la cinquantaine, ma formule sanguine s'était modifiée. Elle reste à surveiller : signes premiers d'une leucémie, mais pas de signes secondaires ; toujours en vie ; donc pas de leucémie. Je prends le tournant des soixante ans. Que sont depuis trois mois ces brûlures dans les membres que les médecins ne parviennent pas à identifier ? Examen neurologique en juin. Je choisis de plus aimer le mode de vie nouveau que je suis en train de mettre en place que mes angoisses.

Approche des 60 ans :

En présence d'un prêtre inconnu, je vais au Vivant. Nous faisons de l'extrême onction aujourd'hui devenu le sacrement des malades le portail superbe de l'entrée, en grand, dans la vieillesse ! Non que je sois malade. Je veux, par ce signe que l'Eglise met à ma disposition, faire sens.

Je prends rendez-vous chez une assistante sociale du Conseil Général. Non que je sois dans la nécessité. Je veux, de cette vieillesse, faire un temps fort. Tout est déjà mis en place, il s'agit simplement de voir ce qui peut encore être un plus. Comme nous ne sommes ni dans l'urgence ni dans la nécessité, c'est radieux.

M'est ainsi proposé de voir un psychologue habitué à travailler la question du vieillissement. J'accepte avec joie. Cette rencontre ponctuelle est effectivement une ponctuation, précieuse. Parfois me revient à l'esprit le mot qui la clôtura : « Vous avez choisi. ».

Je fronce les sourcils chez le coiffeur, les cheveux mouillés en arrière. Décidemment moche, moche, moche, cette ride, là depuis des années déjà, au-dessus des sourcils près des tempes ! La personne qui s'occupe de moi suggère le botox. Cela me paraît idiot. N'ai-je pas décidé cependant de ne plus jamais écartier avec suffisance les propositions de la vie, aussi farfelues puissent-elles me sembler ? Je prends rendez-vous chez un chirurgien esthétique pour avis. Magnifique rencontre, sans concessions ! Il me faut voir le vieillissement sur mon visage encore autrement que je ne l'avais vu, ce qui est bien sûr déstabilisant. Mais je sors de l'entretien avec des clés de compréhension, une stratégie intelligente pour le futur, un amour encore plus grand pour mon « regard fatigué ». Il y a plus encore : inattendue, inespérée, la réconciliation avec les rides près des tempes. Elle m'ouvre à deux battants l'avenir, me donne à mes propres yeux le droit de vieillir. Ces rides près des tempes, me dit le chirurgien esthétique, ajoutent au charme de mon visage comme des fossettes.

Seuil des 60 ans :

Une opération fait seuil dans ma vie, à la clinique juive du nom d'Esther, où m'accueille une infirmière du nom d'Esther. Sortie de l'hôpital, j'achète des montures d'argent chez une opticienne – *silver economy* ! - qui me dit s'appeler Esther. A la rentrée, je découvre que, tout au long de l'année, Esther m'accompagnera : dans le couloir que j'emprunte pour rejoindre la salle des professeurs plusieurs fois par jour, le dernier porte-manteau, sur lequel mon regard ne peut pas ne pas se poser, comporte le nom de l'enfant en classe de maternelle auquel il est attribué, Esther. La Reine de la Bible viendrait-elle en personne m'inviter à la souveraineté ?

60 ans, c'est-à-dire ?

Chacune vit le temps autrement. La vie lui signifie où elle en est, au secret de son corps. L'inconscient entend. Chacune choisit d'en tenir compte ou non.

Pour moi, en profondeur, les plaques tectoniques ont bougé à 39 ans. J'en ai pris acte sans rien modifier de mon style de vie. Pour la première fois, j'ai pris peur quant à la capacité d'autonomie de mon corps à 59 ans, à l'occasion d'un accroc de santé. Rien de grave. Les médecins pouvaient et ont réparé. Simplement, pour la première fois de mon existence, j'aurais voulu qu'on prît soin de moi, qu'il y eût dans la maison une personne à qui m'adresser, une sorte d'assesseur qui m'eût dit : « Madame, je vous appelle un taxi ». Depuis, si je pouvais habiter en maison de retraite, ce que je ne puis envisager financièrement, sur l'heure je le ferais ! Un peu plus tard, l'opération "auprès de la reine Esther", de nouveau, ébranla les plaques tectoniques.

J'estime être là entrée dans un autre temps de mon existence. Je l'appelle, autour de mes 60 ans, « la vieillesse ». Beaucoup se récrient autour de moi, parce qu'ils ont peur de ce mot. Je le prends tout simplement en son sens étymologique d'"usure". Il se trouve que, maintenant, j'ai 60 000 km au compteur et non plus 6 000. Je le reconnais, fais faire les révisions nécessaires, prends mes dispositions pour l'avenir s'il n'y a pas d'accident, et considère que ces mesures préventives me permettront les beaux voyages qu'avant même d'être retraitée je projette.

Beaux voyages ? Oui, les spécialistes de la *silver economy* distinguent cinq vieillesse, très différentes, qu'ils entendent bien rentabiliser ! Je considère chacune comme un voyage, à inventer jusque dans l'immobilité au fond d'un lit le cas échéant, misant sur la Vie pour qu'elle me garde du risque de naufrage. Celui-ci n'est pour moi ni la catastrophe physique, ni la perte de l'esprit, mais la complicité avec la dépression.

Dans la semaine qui précède les 60 ans :

Peut-être en relation avec l'opération, mes cheveux, qui fonçaient obstinément, tout à coup blanchissent ! Enfin ! Voici qui adoucira mon visage ! Je suis ravie ! Sauf qu'en trois jours, je trouve qu'ils n'ont pas encore beaucoup blanchi !

Parce que d'expérience je sais que mettre en place un nouveau *look* prend deux – trois ans pour une femme, j'ai réfléchi à l'esthétique dans le grand âge pour moi, si je suis amenée à le vivre. Je continue de porter le noir qu'en protestante puritaine j'aime tant. Je le fais chanter par la fantaisie de boucles d'oreilles, parfois la couleur des écharpes, l'audace des tenues pourtant strictes, et le rire insolent à l'égard de Dieu et à mon propre égard, le rire transgressif à l'égard de celui qui en ma jeunesse le tarit, le qualifiant de « laid ». Je voudrais, bien que ceci me soit difficile, peu à peu m'habituer à d'autres teintes, afin de, le moment venu, déposer le noir. Je passe, sur fond poudré, chaud en dépit du blond polaire des cheveux cohérent avec mes origines nordiques, à un maquillage à la fois plus lourd, un trait noir d'*eye liner* accentuant la fatigue du regard, et plus léger. Les paillettes d'or et d'argent effacent les taches du visage, alors qu'elles les soulignent, parce qu'on les oublie, moi la première.

Plus tard, devenue blanche, je veux être dans les pastels, les gris argentés et les beiges rosés, chevelure souple, peut-être de deux centimètres plus longue pour plus de *Gelassenheit*. Il y aura toujours le jeu des boucles d'oreilles et le féminin affirmé. Or voici que, dans le tram, juste avant l'anniversaire de mes 60 ans, je rencontre une inconnue de 85 ans comme ça ! La Vie me fait savoir que ce que j'envisage, et que je n'ai encore vu aucune femme faire jusqu'ici (d'autres ont fait bien autrement !), est faisable ! Merci à cette femme et à la Vie ! Une conversation s'engage, rapide, le temps du trajet qui fait deux arrêts. La femme vraiment femme jusque dans le grand âge me file quelques « trucs ». Le mot de passe m'est transmis !

L'artiste peintre travaille

Parallèlement, l'artiste peintre travaille et la symbolique n'est pas anodine. J'ai demandé à Rémy Kopferschmitt la réfection de deux petits meubles à quatre sous qui se détérioraient dans mon appartement. Il y a réparation et reconnaissance de leur noblesse de bons serviteurs, fidèles depuis 20 ou 30 ans. L'un relevé d'une frise bleue, l'autre "enlierré", il les fait plus beaux que jamais, eux qui ne sont plus tout jeunes !

Voici qu'une dynamique de vie s'est mise en place. Cette première restauration en occasionne une autre. La desserte "enliérée" permet en effet le tatouage du mur en écho. Sous forme de fragment, je voudrais que ce motif intègre les marques inesthétiques laissées sur le carrelage par un meuble de cuisine fixé puis enlevé par les propriétaires précédents. Le procédé, de l'ordre de l'enluminure, ne cachera rien, ne niera pas, ne cherchera même pas à effacer. Il reprendra la marque et la conduira vers de la beauté, une beauté plus affirmée qu'avant. Rédemption !

Remaniements psychiques

Pas de tapis, chez les vieilles dames. C'est dangereux. Or j'aime les tapis !

J'en ai toujours eu chez moi, d'origine arabe, à fond rouge sombre, déployés en majesté, sans aucun meuble dessus pour que leur symbolique, celle du jardin, puisse vraiment opérer. Ils m'ont été pendant 58 ans un lien cher avec le père : celui qui m'engendra et m'acheta pour ma chambre d'enfant un magnifique chichaoua quand j'avais deux ans ; celui qui m'adopta par relais de paternité et développa mes connaissances dans l'art du tapis. Je m'appelle Eve. Il y avait là un paradis.

Les séquelles d'un accident, un bras définitivement fracturé et sa plaque chirurgicale elle-même cassée, me rendaient l'entretien du tapis physiquement pénible. Je devais bien constater que celui-ci était devenu un frein dans mon existence. J'écoutai le propos biblique dans le lequel Jésus invite à trancher net ce qui s'est transformé en entrave.

Quelques jours avant les 60 ans, je me suis senti la force de rouler le grand tapis qui structurait tout mon petit appartement et lui conférait une noblesse unique, le grand tapis sur lequel il y eut la dernière rencontre avec le père de par la sève de l'âme défunt. J'ai entreposé ce tapis dans ma voiture. Il est parti.

A moi de, certes mesurer les enjeux, mais ne pas exagérer non plus la portée de l'acte ! Je sais bien que rien ne m'appartient, que tout objet m'est confié, pour un temps, un temps seulement, et j'en suis venue à trouver bon qu'il en soit ainsi.

J'ai donc laissé le vide prendre sa place. Il l'a fait de façon d'abord incongrue, puis plus impérieuse mais toujours en douceur, enfin avec grâce. C'est maintenant superbe, d'une autre noblesse. L'appartement, de nouveau, respire, selon un autre rythme, plus ample.

Ce vide me contraint à restructurer la pièce. Voici que je déménage tout en restant sur place ! C'est passionnant. Moi qui tous les ans élimine tiroir par tiroir, étagère par étagère, j'élimine encore, encore et encore. Je réinvestis les lieux différemment, délimite de nouveaux espaces dans l'espace. Maintenant, le vide centré par le plateau de cuivre circulaire d'une table basse marocaine, toujours selon une esthétique nomade, à la fois appelle et s'auto-suffit.

Je me sens soudain libre, et heureuse, par-delà la douleur. J'ai conscience d'être allée plus encore vers moi, moi seule, seule désormais, hors paradis, non pour en avoir été chassée, mais pour avoir estimé cela juste et bon, en son heure venue.

Et l'artiste travaille encore

Je prends goût à cet allègement de la pièce, de mon psychisme et de mon cœur. Je lève les yeux sur une reproduction d'un fragment de bataille d'Uccello. Il porte à l'arrière de la toile la mention Hodler,

ce qui peut faire croire que c'est l'exercice de copie du peintre pour se faire la main, mais ne l'est pas, expertise faite. Je n'ai donc plus à garder ce tableau pour l'un ou l'autre filleul à ma mort.

La toile allait bien avec le tapis solennel, mais le tapis est parti. Qu'ai-je à faire avec une bataille chez moi quand je passe à un autre univers, avec ses aurores lamées d'argent, ses soirs de vermeil et ses nuits de profonds velours, pour être arrachée à tout cela et aller, consentante, plus loin encore dans l'au-delà inconnu ?

Je m'adresse de nouveau au peintre Rémy Kopferschmitt pour une sanguine, têtes de chevaux mystiques lancés au grand galop. Ils sont chargés de m'emporter à crû et sans rennes. J'ai conscience de demander l'impossible : du matériel immatériel, du statique éminemment dynamique, un achèvement dans l'inachèvement, une plénitude dans l'esquisse. L'artiste au regard bon accepte.

Il s'est mis au travail. Je suis bien décidée à laisser venir à moi les chevaux tels qu'il les fera : lourds percherons obstinés dans leur galop ou vifs étalons fuselés tout de fougue. Je suis bien décidée à les laisser venir à moi en leur heure et celle du peintre et celle du Vivant en lui, avec lui. Si je ne laisse pas venir à moi, je ne saurai jamais monter ces chevaux, je ne saurai jamais me confier à eux lancés, me tenir à leur seule crinière. Eux non plus ne pourront rien faire. Ils ne pourront pas travailler mon inconscient comme une prière.

Déjà, les chevaux travaillent

J'élimine encore... Part maintenant tout ce qui n'est pas moi et relève du passé à porter.

Il y a trois ans, me voyant broder au monastère, une moniale me demanda si j'acceptais de poursuivre un ouvrage qu'elle gardait dans sa chambre, une nappe à thé, une nappe que sa mère n'avait pu achever. J'avais estimé devoir dire oui.

Très émouvant avec son dernier fil en suspens encore engagé par la défunte, gigantesque, ne correspondant pas tout à fait à mes goûts et mes priorités, ce travail finit par me devenir pesant. Je le reléguai dans un tiroir. J'ai maintenant envie de l'envoyer au loin. C'est « la nappe de la morte ».

Pourtant, ma parole est engagée. Qui plus est, j'ai déjà contracté une dette à l'égard de cet objet : il m'a appris à broder des fils d'or, ce que je n'avais jamais fait. Ce n'est pas anodin.

Il doit bien y avoir un chemin entre tout et rien. Il doit bien y avoir un moyen de relancer une dynamique. Pensant à celle des chevaux demandés au peintre, de l'ordre de l'esquisse, l'idée me vient de poursuivre, certes, mais en laissant la rupture se manifester et l'inachèvement demeurer.

Certains médaillons sont déjà brodés, d'autres non. L'un d'eux n'est même pas dessiné. Jusqu'ici, je me suis appliquée à compléter. Désormais, je travaillerai en réduisant pour chaque médaillon ma participation, laissant celui qui n'est pas tracé encore et pour toujours en l'état. J'introduirai petit à petit des couleurs plus toniques. L'artiste peintre consulté accepte d'y réfléchir avec moi. Il prend son temps. Il encourage le projet et le pousse plus loin : pourquoi ne pas pratiquer des inversions de couleur par rapport à ce qui est déjà ? Magique !

J'entrepose la nappe à gros bouillons dans un panier d'osier tressé. Mes ancêtres ne sont – ils pas des vanniers ? Clin d'œil ! Quelques motifs sont visibles, avec des écheveaux en attente : jaune affirmé, rose doux et magenta, de l'or ; les ciseaux très fins miroitent doucement. La nappe me remercie, se

fait cadeau. En complicité avec une tapisserie de la Dame à la licorne en cours, près d'elle sur son cadre extenseur, elle confère un sens à ce coin de la pièce. C'est devenu l'espace broderie en écho à l'espace lecture, lui-même en accord avec l'espace convivialité.

Quand je marche dans la rue, il m'arrive de penser à cette broderie aux fils très gais. Elle ne me met plus à l'ombre de la mort. C'est du soleil. Je me réjouis de la prendre en main et de la faire advenir, lentement, très lentement. Elle est devenue vraiment mienne : elle me correspond, tout en m'ayant fait bouger dans mes goûts ; elle est pour moi, constructrice, et non pas contre moi, destructrice ; elle veut, bien que d'une autre, me faire vivre en harmonie avec mon projet de vie à moi ! La dame morte n'en est que plus respectée.

Babayaga

J'écoute encore et regarde, et engrange, et prépare les prochaines décisions de vie. M'est demandé sur mon lieu de travail de raconter la Bible aux petits. C'est oui, évidemment. Pourtant, je me sens, devant l'échéance, toujours plus stressée. Pas facile pour une célibataire. Pas facile quand vous avez trois doctorats. Or, par miracle, les 7 à 9 ans écoutent dans un silence très dense. Ils accueillent, trois quart d'heure durant, le corps tout tranquille, les yeux grands ouverts.

Dans la même semaine, une jeune collègue professeur d'arts plastiques, pas bondieusarde, me signale le travail d'illustrations superbes de la Bible par une artiste contemporaine, Rebecca Dautremet. J'explore : oui, c'est fort. Alors que, pour le laisser vierge, j'ai toujours refusé d'associer le texte biblique à des images quand je le raconte, je me vois bien le faire avec celles-ci.

J'ouvrirai la soixantaine dans les mois à venir en recevant chez moi, où plus personne n'est entré pour un temps de partage depuis deux ans, depuis la mort du père d'or et de sel, ma filleule de six ans et ses copains pour un récit biblique, une bénédiction câline et du chocolat.

Je souris. Je pense à la fondatrice des maisons de retraite *Babayaga*, qui met, dans son projet, l'accueil des enfants pour du soutien scolaire. Je pense aussi au *fatum* délicieux qui fut posé à ma naissance. J'eus pour fée un ancien uhlan qui, disposant d'une quatre-chevaux, conduisait à l'hôpital ma mère en travail. Alors qu'à cette époque-là on ne connaissait pas le sexe de l'enfant avant sa naissance, il déclara en chemin : « *S'Haxala kommt !* », « La petite sorcière arrive ! »

La cabane aux livres

Je vois dans une banlieue voisine une mignonne « Cabane aux livres » qu'un particulier a mise en place devant chez lui. Belle découverte ! C'est décidé, il y aura, comme il y a un vélo elliptique, un coffre à livres au 9 rue des abeilles au bénéfice du quartier.

J'ose croire que les copropriétaires ne s'y opposeront pas et que le peintre Rémy Kopferschmitt acceptera de rêver avec moi : sur cette malle, je verrais bien le motif de l'abeille, motif qui figurerait aussi en façade, près de la porte d'entrée de notre petite maison alsacienne. Pourront butiner là petits et grands !

Dernier jour des 59 ans

Le dernier jour de mes 59 ans, je le fête en grand ! Pour cela, j'appelle à l'aide un paraclet. Il se trouve que celui que j'appelle est effectivement avocat, de quelques années mon aîné. Je lui

demande de m'inviter dans un très bon restaurant, de cette fois-ci payer l'addition alors que je tiens à toujours m'en acquitter, d'être avec moi dans ce passage. Il acquiesce aussitôt, le fait avec joie, élégance et tact. Un pur délice. La parole va loin dans son silence. Son regard resté limpide alors qu'il a vu et voit tant de turpitudes, la soutient, sans complaisance aucune.

Ce que je ne sais pas encore, ni lui, c'est que le lendemain, quand il me souhaitera un bon anniversaire, je lui dirai dans une tirade véhémement en quoi mon anniversaire m'est douloureux. Lui, du glaive de la parole, comme Salomon, tranchera entre, dans mon imaginaire, l'histoire de mes parents et la mienne, ce que je ne pouvais me donner mais dois ensuite poursuivre, moi-même.

Paraclet, envoyé par la Vie, paraclet qui fait bien son travail pour l'incarnation, mon incarnation !

Le 22 février

Ce matin-là, dans mon petit appartement, sans l'avoir prémédité, par un geste qui dispose autrement des livres à terre, je libère complètement le vide. Aussitôt, il m'est physiquement très agréable. Reconnaissance !

Une azalée rose ira vers ma mère veuve, sans un mot, sans un signe... Par-delà nos conflits, tout est bien.

Dans le tram, on veut me laisser une place pour que je puisse m'asseoir, proposition que je décline en disant que je le fais malgré mes soixante ans en ce jour. Dans un grand sourire de sympathie amusée, les uns et les autres me souhaitent une « bonne journée » !

Au café, très tôt, la remise d'une inconnue petite attention à la serveuse est un moment très doux. Pour chacun sur mon chemin, il y a ce jour-là un signe modeste. Pour les femmes, c'est une broche-libellule, pour les hommes, une petite gomme drôle, de couleur vive, éléphant, panda, dauphin, hippocampe qui tous ont un rapport plat à mon existence. Pour les mendiants, que choisirai-je ? Du bon, noble mais pas humiliant, du léger mais nourrissant, moelleux à cause des dents. Difficile à trouver ! Mais non, voyons, c'est simple ! Ce seront de mini-fromages « Caprice des dieux » avec leur petit ange joyeux ! Je m'interroge. Pourquoi ces attentions ? Pour me faire pardonner d'être née ? Pas impossible. Mais je laisse les autres indemnes de cette gêne en moi.

Je considère que ma naissance fut un désastre. Les autres n'ont cependant pas à pâtir de ce sentiment en moi et à subir mes cadeaux réparateurs ! Il importe que je purifie mon geste, qu'il ne soit que cohérence avec le ciel de cette journée : non pas morne grisaille mais luminosité argentée. Je peine, assaillie de peurs. Que mes yeux gris se fassent non de chagrin mais de douceur enjouée ! Que j'aie conscience qu'à mon insu tout est bien et que ... je le sais bien !

Soudain, je comprends que je ne suis pas obligée de rentrer dans le jeu du « Joyeux anniversaire » standard. « Bon anniversaire », oui ! Mais pas forcément « Joyeux ».

A moi de simplement dire ce qu'il en est, en veillant à n'agresser personne ; à moi de poser publiquement que, pour moi, mon anniversaire est plutôt jour de douleur, dont je veux faire quelque chose de beau et de fort malgré tout. Je m'y risque, que ce soit bien ou mal perçu. Or, voici que je libère mon anniversaire et peut-être celui d'autres, dont la naissance fut aussi problématique...

Ce faisant, je ne sais pas encore que mon anniversaire me le rendra, et sans tarder, au point que je pourrai le soir même constater, épuisée mais comblée tout en restant désirante, que ce jour fut des plus grands dans mon existence.

Le repas d'anniversaire ? Une savoureuse bavette à la gare, plat dont je rêve depuis bien longtemps, que les hommes de passage m'ont conseillé. Ils ne se sont pas trompés, c'est tendre et goûteux. Je prends ce repas avec une collègue et amie, Pierrette, à qui je l'ai demandé. Elle me précède de peu dans le passage des 60 ans. Je la connais et ne la connais pas.

Je fais confiance à ce que je perçois de son corps en cet âge. Elle a opté pour une spiritualité, réfléchie, intelligemment mise en œuvre, qui, en l'absence de soucis génétiques, l'a protégée de l'empatement. J'ai choisi Pierrette parce que cette spiritualité l'a également gardée propre : en trente ans, je ne l'ai jamais entendue dégoiser sur ses collègues ou la direction, je ne l'ai jamais entendue savourer sa victoire sur un élève insolent ou sur un parent procédurier, je ne l'ai jamais entendue ironiser. Je ne l'ai jamais entendue qu'ouvrant le jour.

J'ai choisi Pierrette pour son christianisme : elle le tient simple, au sens où elle ne le mêle pas au bouddhisme et à l'hindouisme, qu'elle aime et respecte pourtant. Elle lui a ainsi permis de donner toute sa force. Il a tenu dans son existence en dépit d'épreuves plus que redoutables sur le court et le long terme, qui n'ont pas réussi à éteindre son sourire mutin. J'ai choisi Pierrette parce qu'elle ose confesser le christianisme, sans rien ni d'ostentatoire, ni de manipulateur.

La rencontre avec cette femme prend un tour imprévu. Pourtant la chevelure de cuivre de cette femme l'annonçait. C'est un éblouissement pour l'âme. Nous partons ensemble en haute mer. « Avance en eau profonde ! », dit l'Évangile. Je le vis avec Pierrette, tout en ayant conscience d'avoir à le vivre tout à l'heure seule, sur terre, et avec les chevaux !

Puis il y a, dans la foulée et en parfaite cohérence avec ce moment, la rencontre avec le jeune coach. Je travaille depuis quelques mois avec lui pour ce passage. Plus loin, plus loin, plus loin encore...

Le lendemain

Pour m'éviter un coup de blues le lendemain, pour rentrer dans le « tous les jours » de la soixantaine désormais là et pour assurer la poursuite de la dynamique, c'est à Suzy, elle aussi de peu mon aînée, que je me suis adressée. Je veux, avec elle, conférer au quotidien d'avant son investissement nouveau, selon ce que je veux vivre pour ce temps autre. Il y a donc au menu une délicieuse salade du Mc Do – « Vouï ! », comme on dit chez nous, en Alsace -, la plus simple qui soit, relevée de cacahuètes ! Suzy a entendu mon refus de l'entrave des cadeaux. Elle a apporté juste une rose « de la part du Vivant ». Posée sur la table noire, elle accompagne en splendeur notre rencontre, qui, comme je le savais, se fait narthex.

Le soir, dans une réunion de pasteurs, bien nommée pour ce jour de passage *Michaëlsbruderschaft*, l'un d'eux me propose pour l'été prochain d'intervenir dans son église. Il s'agirait d'une conférence sous forme de parcours, avec lecture des lieux intitulée « De la mort à la vie ». Je pourrais faire cela dans l'esprit des « pérégrinations du pèlerin chérubinique », donc selon la spiritualité de Silesius, le dernier des mystiques rhénans, que j'aime tant ! De fait, Maître Eckhart connut l'église en question. J'entends, par-delà le projet concret, une confirmation de mon projet de vie pour les années qui me sont données en ce temps de ma vie. Je prends !

J'estime que l'essentiel du passage symbolique est fait. Demain, je me glisserai en beauté dans ce temps de façon plus profane mais très précieuse, essentielle, avec mon amie Isabelle pour un café stylé au Sofitel, après une heure de ce que j'appelle « de la gym pour les chattes », du stretching. L'amie fait merveille : elle me reconduit tout en douceur et complicité distante vers la vie des uns et des autres. Je savoure l'instant : le café se substituant au repas en raison du prix, tout à fait suffisant néanmoins ; le salon feutré, lumineux, habité de vies autres qui passent à côté de nous ; comme un cloître, un jardin intérieur fait de vignes, de plantes à bulbe qui se préparent, d'un arbre fruitier encore endormi. Promesses !

Fêtes publiques

Tout cela, ce fut de l'intime. Mais, il y a également le versant publique des soixante ans, une succession de fêtes pas forcément de grande ampleur, mais de l'ordre du signe, avec mes élèves, mes collègues, ma famille.

Avec les élèves, ce sera chocolat blanc ou au lait, avec mes collègues, café pédagogique avec chocolat noir et lecture d'une nouvelle sur les parfums en chaque étape d'une existence au féminin. Pour ma famille, j'ai choisi un riesling en sa robe d'or, un *Sonnenberg*, ce qui signifie "montagne du soleil". Né du granit, pierre très vieille, grise, dure, mais capable en son délitement de donner le sable doux, né du Rhin, né du foehn et du soleil, ce vin, l'un des plus prestigieux de mon pays, a grandi sur la pente du vignoble héroïque alentours, à 45 degrés. Un viticulteur est décédé là, il y a quelques années, son tracteur ayant versé.

Précis, affirmé, et pourtant très doux, ce vin m'impressionne. Il se met au travail en écho à la parole du prêtre invité pour la prière de bénédiction. Sans ébriété aucune, tout en finesse, l'unité de notre table s'opère alors que nous sommes si différents les uns des autres... Des liens se créent avec des cousins éloignés que je connais mal. Nous décidons de nous retrouver. J'en suis heureuse.

C'est la dernière fois que je proposais dans ma famille une rencontre liée à mon existence. Désormais, je n'organiserai plus, je viendrai m'asseoir avec ceux qui voudront bien m'inviter. Cette décision fait partie de mon projet d'effacement.

L'anniversaire crypté

Tout est en place pour l'autre anniversaire, celui de mon baptême...

Fêtes successives

Je me laisserai accompagner tout au long de l'année par mes amis et avec eux fêterai le seuil, à chaque fois de façon intime et selon le charisme de chacun, demandant simplement que nous restions dans l'art du peu. Je sais que ce sera comme dans le psaume : « J'ai donné mission à mes anges : ils te porteront sur leurs mains afin que ton pied ne heurte les pierres. » Je me fie à leurs mains.

Regard rétrospectif, déjà !

Au lendemain de ces jours, je me rends compte que les vacances concomitantes m'ont permis de les vivre dans la nécessaire concentration qui permet l'intensité. Ce fut un travail sur soi, que tout un chacun se voit amené à faire, en son heure à lui.

J'ai eu la chance de bénéficier de circonstances hautement favorables : une brassée de fleurs roses mêlée à du lierre et des sarments de vigne, qui a tenu dans mon bureau toute la traversée durant ; des lectures venues à moi au bon moment ; la liturgie dominicale avant et après le jour des soixante ans ; la parole des médecins lors des "révisions" ; les exclamations des jeunes générations – selon les lieux : « Oui, mais quelle classe ! », « Oh ! ça vous va bien ! » ou « Vous êtes encore drôlement bien foutue ! », ce que je dois aux bienfaits de la médecine de mon temps ; l'accueil des serveurs dans les cafés où j'écris mes livres et corrige mes copies, qui m'ont prise dans leurs bras ; l'affection magnifiquement témoignée par les uns et les autres, y compris mes collègues, chacun allant à la fois jusqu'au bout de lui-même et jusque très loin dans l'altérité par rapport à soi, ceci pour vraiment me rejoindre, moi qui suis si particulière avec un corps, un mode de vie, des rêves et des projets si déconcertants.

J'ai le privilège d'avoir une bonne santé, un capital génétique remarquable, des médecins compétents et un dentiste qui a veillé sur mon sourire, de bénéficier de cours de sport de grande qualité, de disposer d'une culture biblique pour la symbolisation, d'être dyslexique ce qui oblige au détour par le sens à recevoir ou créer, d'avoir un superbe projet pour jusque dans la mort, ne dépendant ni des circonstances favorables ou non, ni d'un conjoint, ni d'enfants, ni d'une institution, ni de quelque connaissance que ce soit ! Oui, je suis privilégiée.

Sur le seuil

A partir de ce que j'ai entendu et compris dans ces journées, je me donne pour le temps qui s'ouvre devant moi des résolutions, bien sûr. Je suis bien décidée à les respecter et donc à les mettre en œuvre, mais demande à la Vie de les faire tenir et aboutir.

Elles sont de bonheur, donc de spiritualité. Elles correspondent au temps à vivre maintenant, après avoir fait et été ce que j'estimais, avant, avoir à faire et être avant. Elles sont de l'ordre d'un plus grand confort. « Confortez, confortez mon peuple », dit Dieu dans ma tradition. J'entends « conforter » aux trois sens de "veiller au confort" de l'être, de "consoler" et de "rendre fort". J'estime que je ne puis contribuer à cela pour les autres que si je veille à le vivre moi-même, sérieusement, voluptueusement. Les Evangiles me disent qu'il n'est pas de meilleure préparation au terrible, qui sera, alors, traversé.

Ma façon de vivre, je l'aime beaucoup, depuis des années. Je la trouve équilibrée et cohérente, bien en accord avec celle que je suis. J'estime l'heure venue d'y introduire de nouveaux éléments, pour un plus encore, appropriés à la soixantaine telle que je voudrais la vivre : régulièrement l'achat d'un bouquet de fleurs simple, et, plus souvent dans mon alimentation, un mets que j'aime, en sa composition et ses proportions sobres, plus de dépense ; plus de sommeil, donc plus de rigueur dans la gestion de mes journées, avec allègements comme pour mes tiroirs et mes armoires ; plus de lenteur, donc une plus grande maîtrise de soi ; plus de silence autour de chaque acte posé ; un temps dans la semaine pour la contemplation au musée d'une oeuvre d'art vingt minutes durant, un autre temps pour la lecture des revues de toutes sortes en médiathèque, un autre encore, différent de celui que je prends déjà chaque jour, pour la pratique de la « Chambre haute » de façon un peu ample ; un temps analogue pour perdre mon temps, assise à ne rien – rien - rien faire, si ce n'est laisser la pensée divaguer ; plus de jaune-tournesol dans mon existence, y compris dans le choix de mon papier à lettres ; la pensée, bien plus récurrente qu'elle ne l'est actuellement en moi qui suis de tempérament si inquiet, que la Vie me réserve plein de belles surprises.

En viatique et pour confirmation

J'écris ceci dans une boulangerie qu'embraument les fournées successives. Je m'apprête à sortir quand la jeune personne responsable du lieu, dans un élan très prompt de son corps souple, me retient. Ses yeux clairs sont emplis d'une immense bienveillance à mon égard. Elle me remet avec pudeur quatre petits pains. Je regarde, émerveillée. Ils me sont à la fois provisions pour la route et invitation, invitation à se faire pain qui se laisse faire sans jamais perdre sa noblesse, pain éternellement offert, éternellement rompu et partagé.

Bientôt, Simone, ma collègue de biologie, vient à moi avec un joli bouquet de perce-neige mêlés à du lierre panaché, qu'elle m'offre tous les ans à pareille date, selon un rituel par elle instauré, délicieux. Je sais qu'elle guette ces fleurs et les cueille pour moi. Elle parvient à me les remettre sans me faire peur, moi qui suis si sauvage : elle les pose en salle des professeurs, me laisse approcher et prendre, ce que je me risque à faire en plongeant dans ses yeux sombres pétillants de tendresse. L'obstination de cette femme n'a d'égale que celle du perce-neige lui-même. Ce faisant, l'amie a réussi ce prodige : associer dans mon imaginaire ma date de naissance et cette fleur, chaque année là le 22 février pour avoir réussi à advenir et croître et rire au milieu de glaces, toute cristalline. Comment ne pas écouter ?

Je lis après coup, intitulé *Changer en mieux, Les dix chemins du changement positif*, Plon 2011, un ouvrage du psychiatre Michel Lejoyeux qui invite à se saisir de son anniversaire pour... faire ce que j'ai fait ! Rire !

Le pain, la fleur, un livre, oui ! Comment ne pas entendre ?

En avant !

Il me devient égal d'être moquée, méprisée, ou détestée.

Mais, sans exclure personne, j'aspire plus que jamais à ces vraies rencontres qu'il m'est si souvent donné de vivre et qui, je le reconnais, me sont essentielles : des rencontres de combat corps à corps, de complicité cœur à cœur, de vibration transmise de l'âme à l'âme ; des rencontres ponctuelles et cependant éternelles ; des rencontres non conventionnelles, par-delà la mort dès maintenant ; des rencontres avec des hommes et des femmes assez forts pour avouer leurs désillusions et assez honnêtes pour reconnaître avec simplicité leurs ratages, ceci sans complicité aucune avec le malheur et sans fausse modestie ; des rencontres avec des êtres prêts à bouger en leur idée de soi pour aller vers le ciel et la terre ensemble tissés par les rayons d'or du soleil et les fils d'argent de la pluie.

Depuis des années, je vis dans la gratitude et l'émerveillement. Mais mon regard est encore trop celui d'une Eve hypnotisée par le serpent. Assez bataillé avec l'horreur ! Je choisis de rompre avec cela. Je veux désormais garder le regard posé sur le mystère du bien, autrement grand que celui du mal. Je mets pied sur un autre continent.

Etrange sensation ! Soudain j'ai cette conviction que le mal s'est vu forcé – par qui ? – de lâcher prise et de me bénir.

Il me plaît que la première pluie de mes soixante ans, ce dimanche matin, soit d'arc en ciel !

Forte et fragile, fragile et forte,

Evelyne Frank

février 2017